

West India Magazine

N° 57
Juin 2020



Publication Mensuelle du Conseil Guadeloupéen Pour les Langues Indiennes

18^e Anniversaire CGPLI



Editorial

Chronique d'une vie ordinaire

Page 02

Événement

18e Anniversaire du CGPLI :
Les membres fondateurs

Page 02

Histoire des Indiens en Guadeloupe

L'apport télougou

Page 03

Municipales en Guadeloupe

27 janvier 1850 : les premières élections Page 05

Civilisation indienne

Le riz en Inde : un patrimoine culturel
et cultural en péril ?

Page 07

Littérature

Kumudini De l'Indus à la Somme :
Les Indiens en France pendant la
Grande Guerre de Claude Markovits

Page 09

Poésie

L'anneau de Sakuntala (Kalidasa)

Page 10





Éditorial

chronique d'une vie ordinaire ...



Le numéro spécial de West India News pour le 18e anniversaire du CGPLI est terminé.

Nous pouvons le diffuser. Je le visionne une dernière fois. Tiens ! Je ne me rappelais plus de telle anecdote, de tel détail de l'historique. : Le temps a passé : Je n'avais pas vu cet aspect.

Heureusement : il y aura des enregistrements et des archives, dans 18 ans encore, pour rappeler aux générations à venir les enjeux des luttes pour telle ou telle affirmation culturelle ou identitaire, qui nous sembleront désuètes et dépassées.

Et pourtant certains enjeux fondamentaux, existentiels, demeurent, toujours actuels, pour nous tous, issus ou façonnés par la société créole. Nul besoin d'inventer de nouveaux slogans : il suffirait d'œuvrer pour un mieux vivre ensemble, selon des vieux principes qu'il faudrait d'abord appréhender : Liberté, égalité, fraternité, pour tous.

Cette idée révolutionnaire nous vient du 18e siècle !

Fred Négrit



ÉVÉNEMENT



Le vendredi 26 juin dernier le CGPLI a célébré son 18e Anniversaire. Une édition spéciale du West India Magazine, a présenté l'historique de l'organisation et l'analyse de ses actions dans la

Cinq personnes ont été à l'origine de la création du « Conseil Guadeloupéen Pour la Promotion des Langues indiennes, qui par la suite deviendra le « Conseil Guadeloupéen Pour les Langues Indiennes » :

- **Saminadin Loganadin**, décédé. Originaire du Tamil Nadu et Enseignant du premier degré en Guade-



Fred DESHAYES - artiste & écrivain

- **Michel Nankou**, œuvre avec discrétion et efficacité, a tous les postes nécessitant sa compétence. Personnage clé dans le développement du CGPLI et dans ses actions de diffusion : langue tamoul, connaissance des plantes, organisation du Pongal, ...

- **Fred Négrit**, Président du CGPLI, outre son action dans l'administration de l'organisation, il y est aussi enseignant de langues.

D. Coupamah



Annick RAGHOUBER - Membre fondateur du CGPLI

loupe, «Loga », comme l'appelait ses amis, a beaucoup œuvré pour la diffusion du tamoul, sa langue maternelle, en Guadeloupe.

- **Annick Raghouber**, une référence dans le milieu artistique indo-guadeloupéen, est impliquée de toutes les spectacles CGPLI.

- **Jocelyn Nagapin**, référent culturel, notamment de la tradition et de la spiritualité indo-guadeloupéenne, a été l'un des piliers du nouveau départ du Pongal en Guadeloupe, initié par le CGPLI.



Gerry L'ETANG - Ethnologue

HISTOIRE DES INDIENS EN GUADELOUPE

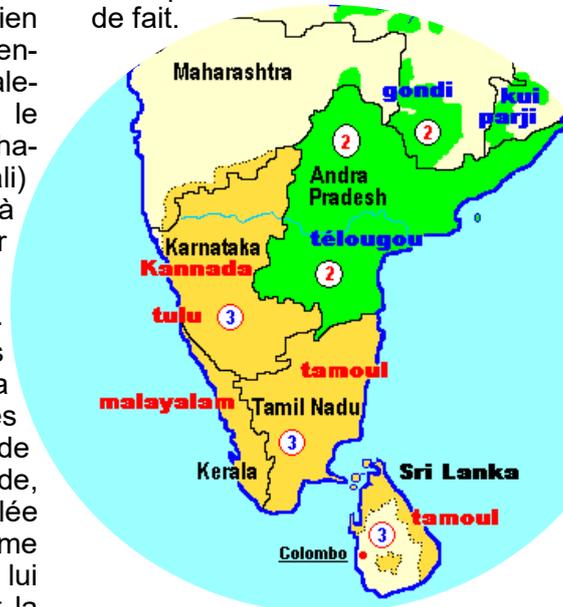
L'apport télougou

Une composante souvent méconnue dans la formation de la part indienne de la société guadeloupéenne

Si les populations indiennes qui ont émigré dans le monde entier, entre le début du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, dans le cadre de l'engagement sous contrat, étaient de langues extrêmement diverses (avadi, bhojpuri, gujarati, hindi, konkani, marathi, ourdou, punjabi, sindi, malayalam, tamoul et télougou) en ce qui concerne les Guadeloupe, ces populations étaient majoritairement de langues tamoule et hindie, bien que certaines des langues mentionnées ci-dessus (mais également le rājasthāni, le bihari, le kanada, le toulkou, le cinghalam, le guéridou, le bengali) ont également été présentes à un moment ou à un autre sur le territoire de l'archipel.

Souvent méconnue, le télougou, que l'on qualifie parfois « d'italien de l'Orient » est la plus importante des langues dravidiennes en termes de nombre de locuteurs. En Inde, c'est la langue la plus parlée après le hindi, la deuxième langue régionale (place que lui dispute parfois le bengali) et la langue officielle de deux États indiens du Sud, le Telangana et l'Andhra Pradesh.

Malgré cette importance numérique, le télougou ne semble pas avoir réussi à survivre dans les territoires d'émigration indienne (hormis à l'île Maurice). En ce qui concerne la Guadeloupe cependant (mais ceci est aussi valable pour la Martinique) on trouve des traces du télougou, notamment dans certains patronymes indiens, même si leurs porteurs ne sont généralement pas conscients de cet état de fait.



Ce qui pose la question de la disparition d'une identité minoritaire, résultant de la proximité avec un milieu culturel et linguistique très similaire (comme c'est le cas avec le tamoul) dans lequel le milieu minoritaire est amené à se confondre jusqu'à s'y fondre totalement parfois.

Ainsi, si l'actuelle population d'origine indienne représente environ 12% de la population guadeloupéenne aujourd'hui, 60% de cette composante est d'origine tamoule.

Daniel NEGERS dans sa communication indique qu'à travers l'appropriation du vocabulaire tamoul, et l'absence d'identité séparée (les Télougous auraient

été amenés à se sentir Indiens dans la société guadeloupéenne) a abouti à une déperdition culturelle. Et ceci d'autant plus (dans le cas guadeloupéen notamment) que tamoul et télougou sont deux langues dravidiennes et que la société guadeloupéenne d'alors ne percevait pas la spécificité du télougou.

Ces travailleurs engagés sous contrat venaient très certainement de Yanaon (ancien comptoir français et premier port français des Indes pour l'émigration des engagés indiens à destination des plantations sucrières du globe) ou du nord de la côte de Coromandel.

Ouvrons une parenthèse sociologique concernant les motifs de cette émigration. Pour Daniel NEGERS, il faut en rechercher l'origine dans les sécheresses et les famines qui leur faisaient suite, mais également dans l'extrême endettement de ces volontaires au départ, souvent petits commerçants, travailleurs agricoles sans terre et petits cultivateurs, et membres des castes les plus basses.

La disparition de la part télougou dans la société indienne de Guadeloupe, de par son assimilation avec la composante tamoule notamment, est due en partie à l'appropriation par la première du vocabulaire de la seconde, en raison de la proximité de leurs idiomes (tous deux, rappelons-le, d'origine dravidienne) bien que le télougou soit, parmi les langues dravidiennes de l'Inde du Sud celle qui est la moins proche du tamoul. Notons par ailleurs qu'il existe une langue dravidienne au nord de l'Inde, au Pakistan, plus exactement : le brahmi.

Mais le multilinguisme

West India Magazine

N°57 Juin 2020



Publié par le CGPLI
Service Communication

Conseil Guadeloupéen
pour les Langues Indiennes
53 Chemin-Neuf - 97110 Pointe à Pitre
Guadeloupe, French West Indies.
Tél. : 0590 82 12 97
Email : westindia@orange.fr
Site : <http://www.cgpli.org>

Directeur de la Publication : Fred Négrit

Rédaction : Alexina Mékel
Dourouguy Coupamah, Frédérique
Nau, Dimitri Gobardham,

Photos : Serge Apatout

Imprimé par : CGPLI PRODUCTION

Mention : les opinions exprimées dans les articles
signés ne sont pas nécessairement celles du CGPLI

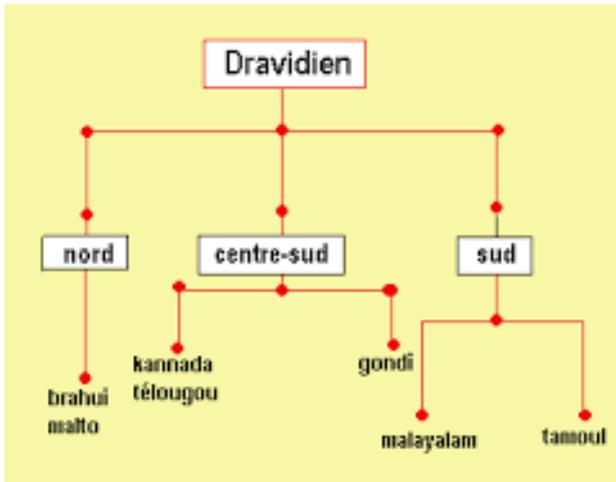
HISTOIRE DES INDIENS EN GUADELOUPE

L'apport télougou (suite)

des populations du sud de l'Inde a également une part dans cette disparition. Sans parler de la confusion, pour la population guadeloupéenne non indienne, entre Télougous et Tamouls, les premiers n'étant pas pour elle distincts des seconds.

Enfin, l'assimilation progressive, dans le groupe majoritaire, par le biais de la langue la plus utilisée sur le territoire (dans le cas de la Guadeloupe : le créole), corrélée à l'absence de transmission de la langue d'origine, entraîne un effacement culturel, petit à petit, des individus assimilés. Et ceci d'autant plus vite, les générations passant, que la mémoire de la culture mère se dissipe, celle-ci aboutissant à être presque complètement oubliée.

Facteur aggravant, quand la culture première d'appartenance génère chez celui qui en est issu un sentiment de dévalorisation, et entraîne, de la part des autres membres de la société, stigmatisation et infériorisation sociale de « l'étranger ». Dans ce contexte, oublier au plus vite sa langue et sa culture d'origine, pour se fondre dans la culture



de l'Autre - en adoptant sa langue notamment - est perçu de la part de l'assimilé comme un moyen de valorisation sociale.

Voilà pourquoi, dans la société guadeloupéenne du XXI^e siècle, la visibilité de la composante télougoue arrivée dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne transparaît principalement qu'à travers certains noms de famille indiens.

En effet, même francisés, ceux-ci ont gardé la trace des prénoms télougous dont ils sont issus.

Rappelons au passage que les noms de famille indiens en

Guadeloupe aujourd'hui étaient autrefois les prénoms de leurs porteurs. Le système anthroponymique à deux noms (prénom + nom) étant relativement récent, tant dans la société indo-guadeloupéenne qu'en Inde (et encore plus récente dans celle-ci que dans celle-là).

Appasamy MURUGAIYAN et Ernest MOTOUSSAMY classent ainsi parmi les patronymes d'origine télougoue

les noms de familles indiens suivant – entre autres : KANTAPAREDY, NAINAN, LATCHOUMAYA, PETA-PERMAL, RAMANAIDOU, SHITALOU, JANKY ... - certains patronymes – NAGAPIN, VIRANIN, RAYAPIN, par exemple – hésitant entre le tamoul et le télougou.

Pour 410 noms (variantes orthographiques comprises) identifiés comme d'origine tamoulue, ce sont au total 46 noms d'origine télougoue que listent Appasamy MURUGAIYAN et Ernest MOTOUSSAMY. La composante télougoue dans la société indo-guadeloupéenne peut ainsi apparaître faible, mais elle est indéniablement présente.

Frédérique NAU

Nous poursuivons notre présentation de la signification des noms indiens de Guadeloupe

Noms d'origine tamoule

NAGAPIN : நாகப்பன் (*nāgappan*) : Le dieu-serpent ; pourrait désigner le dieu Shiva, orné de serpent. (*nāgam* : cobra, serpent + *appan* : père, dieu)

Noms d'origine hindie :

SITCHARN : श्री चरण (*shrī charaṇ*) : Les pieds sacrés (du dieu)

Noms d'origine arabo-persane :

OUJAGIR



(*Jagir / zākir*) : nom actif arabe, celui qui mentionne le nom de Dieu.

MUNICIPALES EN GUADELOUPE

27 janvier 1850 : Les premières élections

En cette période d'élections, Jack CAÏLACHON nous apporte son éclairage sur les premières élections municipales en Guadeloupe. C'était le 27 janvier 1850. Stratégies, agitations ... il n'y rien de vraiment nouveau sous le soleil ...

Il est à la fois exact et inexact de dater de 1850 l'année des premières élections municipales en Guadeloupe, tout étant fonction de la Guadeloupe dont on parle : celle d'avant ou après avril 1848. En effet, ces scrutins initiaux – et limités à Basse-Terre et Pointe-à-Pitre – eurent lieu en 1790 mais restèrent sans lendemain.

C'est en 1837 qu'un décret du 20 septembre du gouverneur de cette colonie posera les premières fondations de l'organisation communale – et donc des élections municipales – de la Guadeloupe. En phase avec l'état social d'une colonie encore esclavagiste et la pensée politique française dominante du moment, ce décret instituait un système électoral masculin et censitaire et, bien sûr, qui excluait les esclaves.

Les décrets d'avril 1848 ayant créé un nouvel état social issu de la fin de l'esclavage, de l'accession à la citoyenneté française et, corollairement, à la capacité électorale des anciens esclaves, un arrêté du 18 décembre 1849 du gouverneur de la Guadeloupe modifierait le décret du 20 septembre 1837 afin de le conformer à ce nouvel état social ; ce même arrêté fixait au 27 janvier 1850 les premières élections municipales de la Guadeloupe purgée de l'esclavage.

Le système électoral censitaire institué le 20 septembre 1837 serait dès lors remplacé par un scrutin universel quoique, et pour longtemps encore, exclusivement masculin ; il prévoyait un renouvellement triennal en sorte que le cinquième renouvellement eut lieu en 1850 - le 27 janvier 1850 : véritables premières élections municipales de la Guadeloupe nouvelle. A cette

époque, c'était le gouverneur qui désignait le maire et l'adjoint (ou les adjoints) parmi les élus issus du scrutin ; ces derniers composaient le conseil municipal mais n'étaient ni maire et adjoint(s) comme à notre époque.

A Basse-Terre *intra-muros* (pour l'essentiel, l'actuelle ville de Basse-Terre) et Grand-Bourg *campagne*, des troubles empêchèrent les nominations des maires et adjoints. À peine 10 jours plus tard, le 6 février 1850, les élections de l'Anse-Bertrand furent annulées, les formes et conditions légales n'ayant pas été respectées. L'annulation des

élections
ansoises
en an-
nonçait
certain
d'autres

un
nombre
qui, toutes,
témoignent
des tensions de
l'époque, notam-
ment celles exis-
tant dans certaines
communes entre la
représentation élue
du peuple municipal et
le gouvernement de la colonie.
Le lendemain de l'annulation
ansoise, et pour une toute autre
raison, le scrutin municipal de
Désirade était également annu-
lé, le maire ayant informé le
gouverneur ' *qu'aucun électeur
sachant lire et écrire ne s'était
présenté pour former le bureau,
et qu'il a été dès lors impossible
de procéder aux élections* ».

Comme après les élections du 7 décembre 1837 - date du premier scrutin triennal - l'instabilité communale s'exprima, dès les semaines qui suivirent celles du 27 janvier 1850, par une série d'arrêtés de révocation, dissolution etc. qui frappèrent les ins-

tances municipales ; ce cycle se développerait dès 1850 et se poursuivrait au-delà de 1851. Très rapidement les passions des tous premiers temps d'une ère nouvelle conjuguant la fin de l'esclavage, les débuts de la démocratie de proximité, l'émergence d'un prolétariat agricole, le consensus assimilationniste, le magistère du verbe et le suffrage universel offriraient un cadre propice à une vie politique guadeloupéenne vivace, à la française certes mais très largement créolisée et, tout à la fois, en rupture rapide avec l'ancêtre ordre social créole fait d'un entre-soi de décideurs longtemps conforté par les lois d'exclusion ségrégationnistes et esclavagistes.

Avec le recul du temps, le décret colonial du 20 septembre 1837, et bien plus encore dans sa version actualisée du 18 décembre 1849, apparaît comme un facteur essentiel de la reconfiguration de la Guadeloupe nouvelle qui, au milieu du XIXe siècle, émerge des décombres de celle née des années 1630.

Avec des avancées démocratiques - singulièrement en 1884 - et des reculs autoritaires - notamment *antan Sorin* - jusqu'aux lendemains de la seconde guerre mondiale, la libre administration communale guadeloupéenne n'a cessé de progresser : d'abord dans le cadre colonial jusqu'en 1946, puis dans le nouveau contexte départemental à compter de cette année et, bien plus encore, depuis la puissante impulsion donnée à la décentralisation, le 2 mars 1982, par la *loi relative aux droits et libertés des communes, départements et régions* et toutes les autres lois subséquentes jusqu'à nos jours.

Jack Caïlachon



**MUNICIPALES EN GUADELOUPE****27 janvier 1850 : Les premières élections : Archives**

Pour aller plus loin sur la question de la 'naissance de l'institution communale en Guadeloupe', voir, entre autres, mon article publié dans le numéro 150/151 du Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe (année 2008) accessible en ligne dans sa version numérisée, <https://www.erudit.org/fr/revues/bshq/2008-n150-151-bshq03235/1041646ar.pdf>, dont voici un extrait :

Le 27 janvier 1850, les cinquièmes élections municipales organisées en Guadeloupe dans le cadre du décret modifié de 1837 se déroulèrent, dans les 32 communes de l'époque. Le gouverneur choisit ensuite, au sein des conseils municipaux issus de ce premier scrutin au suffrage universel, les 32 premiers maires ainsi que les adjoints de la Guadeloupe, nommés par lui donc indirectement issus du suffrage universel :

Commune	Maire	Adjoints
Basse-Terre (<i>extra muros</i>)	Ithier Lavergneau (Numa)	Frédéric Étienne
Gourbeyre	Michineau (Stanislas)	Belleroche (Corentin)
Baillif	Chaulet (Louis)	Gaspard Germain
Vieux-Fort	Blandin (Louis-Jacques)	Michineau (Jean-Baptiste)
Trois-Rivières	Pinau (Tréville)	Lugros (Joseph)
Capesterre	Mahuzié (père)	Dubisson
Goyave	Jammes (Jean-Baptiste)	Marcellin (Louis)
Deshaies	Bellevue (Victor)	Adolphe (Jean)
Pointe-Noire	Joseph-Rémi	Collot (Louis-Georges)
Bouillante	Eucher Paris-Desjordon	Bordenan (A.)
Vieux-Habitants	Tacou	André aîné
Les Saintes	Desnoyers (Adolphe)	Thomas L'Étang (Édouard)
Pointe-à-Pitre	Lisout (Louis-Joseph)	Bloncourt (O.) Giraud (Jérémié)
Petit-Bourg	Collin Richardière	Duc (Auguste)
Baie-Mahault	Descamps (Gaton)	Jarry (René)
Lamentin	Lamoise (Guillaume)	Rosemont père
Sainte-Rose	Leboyer (Jude)	Charles (Élisée)
Abymes	David (Père)	Germigon (Gustave)
Gosier	Kayser (Alexandre)	Berthelot (Victor)
Sainte-Anne	Leterrier d'Équainville	Coquille Saint-Germain Corneille (Côme)
Saint-François	Margaillan	Zamy (Jean-Baptiste)
Moule	D'Arles de Faure	Euzèbe Joseph-Simon
Port-Louis	Sauvan (Alceste)	Billile (Pamphile)
Petit-Canal	Raymond	Chérot-Dupavillon Anatole Arsène
Morne-à-l'Eau	Delore (Jean)	Alfred (Louis)
Grand-Bourg (ville)	Maulois (Ch.)	Giraud (Jean-Baptiste)
Vieux-Fort Saint-Louis	Edmond Sébastien	Frère (Auguste)
Capesterre (Marie-Galante)	Partrieu (Saint-Germain)	François (Raillon)
Saint-Martin	Dormoy (Georges)	Hodge (Joseph)

CIVILISATION INDIENNE

Le riz en Inde : un patrimoine culturel et cultural en péril ?

Qu'avez-vous mangé ce midi ? Un colombo de poulet avec riz et daal ? Un court-bouillon de poisson accompagné de son riz blanc ? Le traditionnel viande roussie / riz-pois rouges ? Dans tous les cas, la probabilité est forte que le riz ait été au menu.

Dans les sociétés occidentales et occidentalises, il n'existe le plus souvent qu'un seul mot pour désigner cette céréale : riz, rice, riso, arroz ... quelle que soit la manière dont elle se présente.

Dans les sociétés où le riz est depuis des millénaires la base de l'alimentation, et donc un produit cultivé, les vocables pour le désigner sont multiples, selon que le riz est sur pied, décortiqué ou non, ou tout simplement cuit.

Ainsi, en Inde, la langue tamoule à elle seule a déjà au moins quatre mots pour désigner ces différences : nel (le riz cru non décortiqué), arisis (le riz cru décortiqué, celui que l'on achète à l'épicerie), sadam ou soru, pour le riz cuit.

Riz basmati, riz thaï, riz à grains ronds ... parcourir le rayon « Riz » de nos épiceries et de nos supermarchés donne l'impression d'un choix important en matière de riz ; pourtant, dans les faits, quelle pauvreté ! Surtout si on compare ce choix aux variétés de riz qui existent en Inde ...

Avant les années 1960, l'Inde possédait 110 000 variétés de riz (oui, 110 000, il n'y a pas de zéros en trop), mais aujourd'hui 90% d'entre elles ont disparu des cultures indiennes, car seules quelques variétés à haut rendement sont exploitées.

Cette productivité cache cependant des inconvénients majeurs : ces variétés cessent d'être réellement productives dès que les conditions environnementales ne leur sont plus favorables (sécheresse, ou à l'inverse inondations, apport de sel dans les champs côtiers suite aux tempêtes et typhons,

parasites, ...). Et elles nécessitent en plus des apports d'engrais et de pesticides dont la toxicité à long terme pour les sols, et plus globalement pour l'environnement, n'est plus à démontrer.

Le riz cultivé en Asie – *Oryza sativa* – est le fruit de sélections plurimillénaires – depuis le Néolithique – d'espèces sauvages de la planète.

Le riz indien – *Oriza sativa indica* – en est une sous-espèce. Sa culture couvrait déjà les contreforts de l'Himalaya occidental voilà près de 9.000 ans.



Si *Oriza sativa indica* constitue encore aujourd'hui la presque totalité du riz cultivé en Inde, il se décline en multiples variétés, fruits du travail des riziculteurs qui, au cours de tous ces millénaires, l'ont adapté aux différents types de sols et de climats du sous-continent.

Ainsi, jusqu'à la fin des années 1960, les paysans indiens cultivaient ces 110 000 espèces de riz différentes, pour leurs valeurs nutritionnelles, mais aussi médicinales, et également culturelles et religieuses.

C'est alors que l'International Rice Research Institute (IRRI), une ONG basée en Thaïlande, a fourni au gouvernement indien des variétés de riz à haut rendement, mais dotés des inconvé-

nients cités plus haut. Malgré tout, ces nouvelles souches ont été très largement promues dans le pays – voire carrément imposées parfois – jusqu'à remplacer les variétés traditionnelles dans les champs indiens.

Bien évidemment, ceci s'est fait petit à petit. Au début des années 1980 on recensait encore 5566 variétés de riz dans le seul Bengale Occidental (dont 3500 ont intégré une banque de gènes) mais en 2006, seules 10% de celles-ci subsistaient et on comptait alors à peine 6.000 variétés de riz dans toute l'Inde.

Pourtant, cette absence de diversité culturelle présente des risques énormes : quand une seule espèce – vulnérable aux parasites et aux maladies

– est cultivée, la sécurité alimentaire n'est plus assurée. Et si on utilise des pesticides pour éliminer ces parasites, très fréquemment on élimine aussi les ennemis de ces parasites ... Que les conditions environnementales changent, et ces variétés à haut rendement ne sont plus aussi productives.

L'impact de cette quasi monoculture va au-delà de la sécurité alimentaire. La perte biogénétique s'accompagne de la perte des savoirs liés à la culture des variétés indigènes traditionnelles. Ces savoirs multimillénaires sont alors supplantés par les conseils des fournisseurs de semences et les marchands de pesticides ...

La modernisation de l'agriculture – et tout particulièrement la Révolution verte, entre 1950 et

CIVILISATION INDIENNE

Le riz en Inde : un patrimoine culturel et cultural en péril ? (suite)

1970 – a eu en plus des conséquences sociales et économiques graves. Semences, engrais, pesticides, pompes d'irrigation et carburant pour les faire fonctionner, ont coûté de plus en plus cher au fil du temps, poussant les riziculteurs à s'endetter, jusqu'à aboutir au suicide d'un grand nombre d'entre eux.

Un homme a alors décidé de lutter contre cet état de fait. Debal DEB est Indien. Ecologue de formation, il s'est spécialisé dans les structures et les fonctions des écosystèmes. En 1996, il crée dans un village

du Bengale Occidental une banque de semences de riz indigènes baptisée VRIHI (qui signifie *diffusion de riz* en sanskrit). Car les banques de gènes officielles refusaient de fournir aux agriculteurs les variétés

adaptées à leur zone climatique (résistantes à la sécheresse, au vent, aux inondations, ...) tout en mettant ces mêmes variétés à disposition des semenciers, permettant ainsi à ces derniers de créer des hybrides brevetés !

Debal DEB est allé plus loin. En 2001, il a créé dans un village du sud d'Odisha, sa propre ferme de conservation, afin de maintenir une petite population de chaque variété de riz indigène, et d'en assurer la survie. 1420 variétés de riz y sont cultivées chaque année, sans produits agro-chimiques, sans combustibles fossiles, sans eau d'irrigation pompée dans le sol. L'apport nutritionnel se fait de manière écologique et la lutte

contre les parasites à travers leurs prédateurs naturels.

Les surplus de graines récoltées – qui n'ont pas été conservées pour les semailles suivants – sont données à d'autres riziculteurs, en échange d'autres variétés indigènes.

Avec ses collègues, Debal DEB a créé plus de vingt banques de semences dans différentes régions de l'Inde, et chaque variété porte le nom du riziculteur qui l'a fournie, permettant ainsi de lutter contre la biopiraterie.

Des variétés aromatiques jouent un rôle dans les cérémonies religieuses traditionnelles. Qu'elles disparaissent, et ces cérémonies perdent une part de leur signification culturelle et symbolique. Cultiver certains riz indigènes permet ainsi de maintenir, voire de faire revivre, de nombreuses traditions locales en voie de disparition.

Au fil des ans, VRIHI est ainsi devenue la plus grande banque de gènes de riz en libre-service en Asie du Sud.



Les variétés traditionnelles sont en effet le seul moyen fiable d'assurer la sécurité alimentaire des riziculteurs pauvres. Et certaines de ces variétés dépassent même les rendements des variétés modernes.

L'intérêt médicinal de quelques variétés a également été démontré : certaines permettent de traiter des troubles neurologiques, d'autres des infections gastro-intestinales, et certaines même de lutter contre des bactéries comme les salmonelles et les pseudomonas.

Des riziculteurs ont continué aussi à cultiver des variétés spécifiques de riz indigènes uniquement pour la beauté de celles-ci.

En Inde même, ce sont plus de 2000 riziculteurs – du Bengale Occidental au Karnataka et du Maharashtra à l'Odisha – qui exploitent plusieurs variétés traditionnelles de riz fournies par VRIHI, et

qui du coup ont abandonné la culture de celles à haut rendement. Comme le fait remarquer Debal DEB : « *Le maintien d'une riziculture durable dépend de façon essentielle de la restauration des pratiques agricoles traditionnelles [car] lorsqu'une variété locale n'est plus disponible, la connaissance liée à ses utilisations agronomiques et culturelle s'efface de la mémoire collective* ». Les riz traditionnels indiens sont donc plus que jamais un trésor à conserver.

Source: Debal DEB *Sauver les riz traditionnels indiens*, in *Pour la Science*, n° 511, Mai 2020, p.42-51

LITTÉRATURE**De l'Indus à la Somme :
Les Indiens en France pendant la Grande Guerre de Claude Markovits**

A l'heure où l'on vient de commémorer le centième anniversaire de l'Armistice de 1918, Claude Markovits - historien, directeur de recherche émérite au CNRS, spécialiste de l'Inde contemporaine - nous fait découvrir une facette méconnue, voire même inconnue pour le plus grand nombre d'entre nous, de la Première guerre mondiale : la présence aux côtés des Poilus et des Tommies dans les tranchées de la Grande Guerre (mais également à l'arrière) de troupes venues de l'Inde.

Ce sont près de 200.000 soldats indiens - dont 8.500 qui y laisseront leur vie - qui sont venus épauler, dans le nord de la France, les autres nations en lutte contre l'Allemagne du Kaiser.

De toutes confessions - hindous, sikhs, musulmans, chrétiens - mais majoritairement originaires du Penjab (aujourd'hui territoire pakistanais), ces soldats, que leurs frères de tranchée - comme les civils des départements du Pas de Calais, du Nord et de la Somme, ainsi que des villes de Marseille, Rouen et Le Havre, bases arrières du corps expéditionnaire - désignaient sous le vocable générique d'Hindous seront restés, très peu de temps pour certains - à peine un an pour les hommes de l'infanterie (car envoyés fin 1915 sur les champs de bataille du Moyen Orient) - beaucoup plus longtemps pour d'autres - la cavalerie notamment - puisque les derniers Indiens quitteront le territoire français en mars 1920.

La grande originalité de cet ouvrage est de nous faire découvrir ces hommes à travers les lettres qu'ils écrivaient à leurs familles et à leurs proches en Inde (et ils pouvaient y envoyer jusqu'à 20.000 lettres par semaine). Ce ne sont pas les courriers effecti-



vement reçus par ces familles qui ont permis de bâtir cette étude, mais ceux qui sont passés par la censure.

En effet, les Britanniques craignaient, entre autres, que les pensées socialistes, révolutionnaires et égalitaires de la France d'alors - et des exilés politiques indiens qui s'y étaient installés - aillent, par le biais de ces missives, porter les germes de ces mêmes idées en Inde, ce que bien évidemment l'Empire ne voulait absolument pas et redoutait plus que tout. L'autre mérite de cette étude, abondamment documentée et à la bibliographie très fournie, est

de mettre en lumière une présence militaire jusqu'alors très méconnue sur des champs de bataille quant à eux malheureusement trop connus, en détaillant les différents régiments dont ses composantes sont issues.

Etayé de très nombreuses notes - comme tout travail universitaire digne de ce nom - de l'Indus à la Somme, Les Indiens en France pendant la Grande Guerre, écrit dans un style fluide et clair, se lit comme un roman.

On lui reprochera juste l'absence de photographies - hormis le très émouvant cliché qui orne sa couverture - qui auraient rendue à la fois plus réelle, plus proche, et; si c'était possible, plus humaine encore, la présence de ces hommes venus de très loin, jetés dans l'immense boucherie de la Grande Guerre, dont, comme l'indique Claude Markovits, ils ignoraient les tenants et les aboutissants, et pour laquelle ils n'étaient absolument pas préparés.

Passer quelques heures à la lecture de ce livre pour découvrir ce qu'ils ont fait pour nous et pour que leur sacrifice ne soit pas oublié, est quelque chose que l'on doit à leur mémoire.

Frédérique NAU

EXTRAITS

D'après ce que nous révèle la correspondance, ce sont les soldats de la cavalerie, qui restèrent en France pendant trois ans et demi, et participèrent de façon intermittente aux combats, qui forgèrent les relations les plus intimes avec les civils français, beaucoup d'entre eux se vantant d'avoir acquis une bonne connaissance du français et d'avoir appris aux enfants des rudiments d'hindoustani.

Ces soldats appartenaient en majorité [...] à une couche rurale moyenne de l'Inde du Nord [...]. Les raisons du conflit entre Blancs dans lequel ils se sont embarqués leur paraissent parfois au départ parfaitement incompréhensibles [...] pour eux la guerre ressemble fort à une querelle de famille entre monarques européens.

Le bon comportement des soldats indiens vis à vis des civils français, surtout par contraste avec celui d'autres troupes britanniques, est certainement l'une des causes de leur popularité [...]

POÉSIE

L'anneau de Sakuntala (Kalidasa)

Kalidasa (IVe-Ve siècle environ) est quelquefois présenté comme le Shakespeare du sanskrit. Dêva KOUMARANE nous propose une approche de la poésie de ce grand poète, réputé pieux adorateur de Shiva.

Kalidasa est l'un des plus importants poètes et dramaturges de la littérature sanskrite et de l'Inde antique. Sa naissance est entourée de beaucoup de légendes. Il serait né dans le Nord de l'Inde vers le milieu de l'ère chrétienne. Il est l'auteur de plusieurs œuvres littéraires de renommée mondiale.

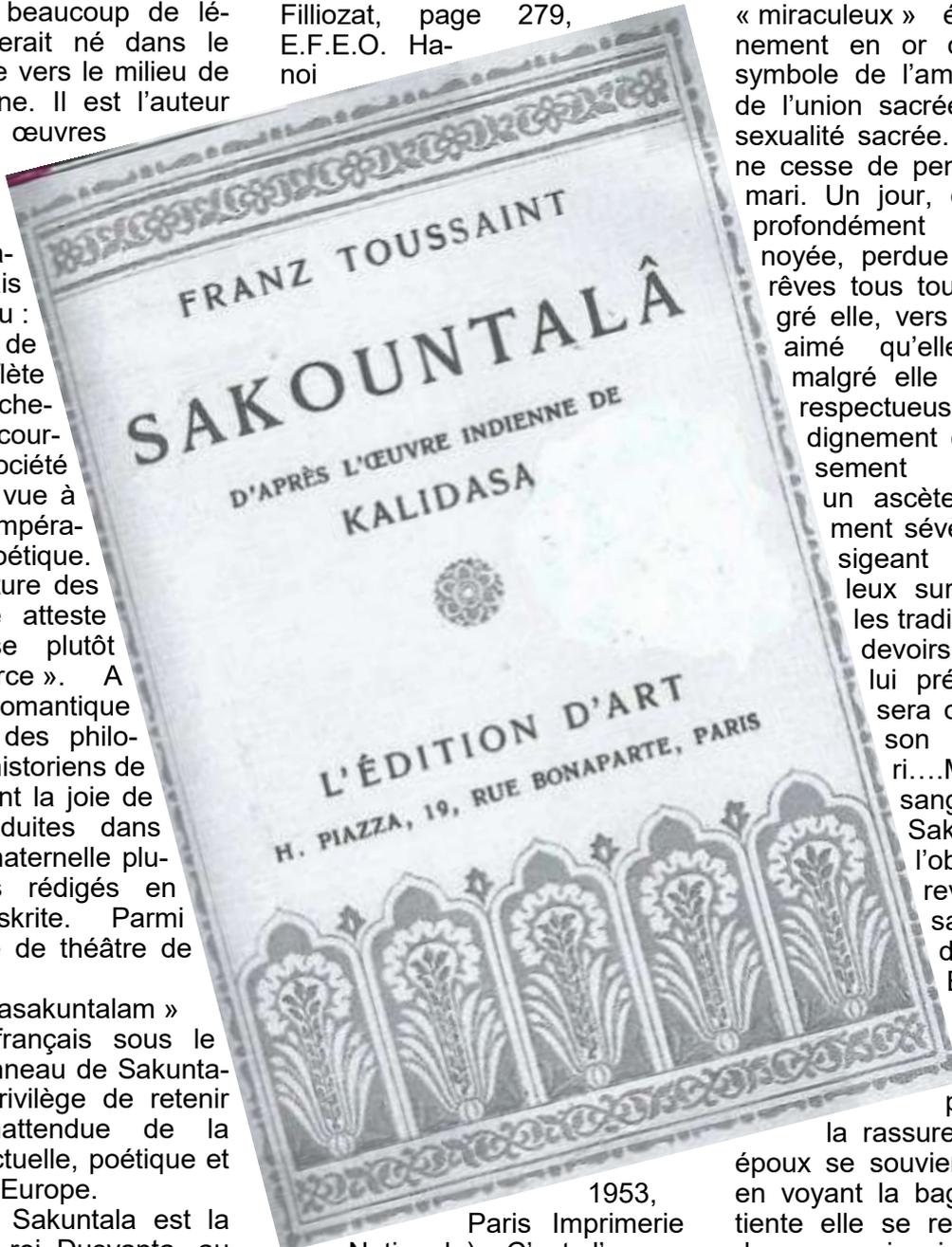
Pour l'indianiste français Louis Renou : « L'œuvre de Kalidasa reflète l'idéal, pieux, chevaleresque, courtois, de la société brahmanique vue à travers un tempérament poétique. Dans la peinture des passions elle atteste la délicatesse plutôt que la force ». A l'époque romantique des poètes, des philosophes, des historiens de l'Europe eurent la joie de découvrir traduites dans leur langue maternelle plusieurs textes rédigés en langue sanskrite. Parmi elles la pièce de théâtre de Kalidasa « Abhijnanasakuntalam » traduite en français sous le titre de « L'Anneau de Sakuntala » eut le privilège de retenir l'attention inattendue de la classe intellectuelle, poétique et artistique de l'Europe.

L'histoire de Sakuntala est la suivante : Le roi Dusyanta, au cours d'une chasse près d'un ermitage rencontre la très ravissante, éblouissante et pudique Sakuntala, la fille adoptive de l'ascète Kanya. Sakuntala « c'est une fleur que personne n'a humé, un pousse qu'aucun ongle n'a effleuré. Un joyau qui

n'a pas été travaillé ; un miel auquel nul n'a goûté. (L'Inde classique, Manuel des Etudes Indiennes, Louis Renou, Jean Filliozat, page 279, E.F.E.O. Ha-noi

après lui avoir laissé une bague, comme gage d'amour. Cette bague, cet anneau ou ce bijou « miraculeux » était certainement en or qui est le symbole de l'amour sacré, de l'union sacrée et de la sexualité sacrée. Sakuntala ne cesse de penser à son mari. Un jour, elle est si profondément plongée, noyée, perdue dans ses rêves tous tournés, malgré elle, vers son bien aimé qu'elle néglige malgré elle d'accueillir respectueusement, dignement et religieusement Durvasas, un ascète extrêmement sévère, intransigeant et pointilleux sur les rites, les traditions et les devoirs. Furieux il lui prédit qu'elle sera oubliée par son mari... Mais les sanglots de Sakuntala l'obligent à revenir sur sa terrible décision.

En retrouvant sa sérénité il s'empresse de la rassurer que son époux se souviendra d'elle en voyant la bague. Impatiente elle se rend auprès de son mari qui est également son roi. Celui-ci ne se souvient plus d'elle. Elle a égaré la bague durant son voyage en barque, malheureusement ! Miraculeusement un pêcheur la retrouve tout à fait par hasard dans le ventre d'un poisson. Il



1953, Paris Imprimerie Nationale). C'est l'amour inattendu, c'est l'amour digne d'un très beau rêve, c'est le grand amour entre le roi et cette « nymphe » ou cette « bergère » de la forêt. Ils se marient en respectant l'idéal de l'ermitage. Puis Dusyanta retourne dans son Palais royal,

POÉSIE

L'anneau de Sakuntala (Kalidasa)

accourt pour la remettre au roi qui se souvient spontanément de sa très chère Sakuntala. Pris de remords le roi se remet à sa recherche. Entre temps Sakuntala a mis au monde un fils appelé Bharata. Il parvient enfin à retrouver sa femme et son fils dans une forêt. Le mariage est enfin célébré officiellement avec magnificence. Sakuntala est plutôt un très beau poème d'amour qu'un conte d'amour.

Au XIX^{ème} siècle en Europe et particulièrement en France les Indianistes exercèrent une influence grandissante sur la littérature européenne et française. L'occident européen eut l'occasion de découvrir un nouveau style littéraire, une nouvelle grammaire poétique, une nouvelle approche de la nature, de l'humanité et de la spiritualité. La littérature indienne dont les racines furent nourries par les eaux du Gange, par les écrits des Védas des Hindous, par les Enseignements du Sage Bouddha a su retenir la légitime attention, la saine curiosité, la véritable recherche du monde intellectuel de l'Europe des Lettres, des Philosophies et des spiritualités. Des découvertes scientifiques furent fort nombreuses et surtout très utiles et nécessaires à l'évolution, au progrès, à l'harmonie de l'Humanité. Les scientifiques se mirent également à courir derrière

la performance, la vitesse, technologie. Les littérateurs, quant à eux, eurent



la sagesse d'aimer le silence, la beauté et la lumière qui se trouvent dans tous les instants de la vie. Jean Biès (1933-2014) essayiste, poète et auteur français du livre 'Littérature française et Pensée hindoue' faisait la jonction entre l'Orient et l'Occi-

dent : «.....C'est que, sans se lasser, l'Occident a frappé aux portes de l'Orient, aux portes d'or, d'ivoire... ; mais en se simplifiant et se sanctifiant toujours plus, mais en devenant toujours plus lui-même ; et voici qu'à l'imperturbable question de l'orient : « Qui es-tu ? » l'occident, enfin, a répondu : « Toi ». Les Littératures de l'Orient et de l'Occident sont des magnifiques fleuves qui se jettent dans le même vaste océan de la vie. Il suffit de prendre son temps et de lier sa voix intérieure aux mugissements, aux murmures et aux musiques de ces fleuves et de cet océan.

Au XX^{ème} siècle des écrivains engagés comme Romain Rolland et André Malraux trempèrent leur plume dans les encriers de l'Europe et de L'Asie. Tous les deux répondront à l'appel de l'âme de l'Orient indien. Lauréat du Prix Nobel de Littérature de 1915 Romain Rolland (1866-1944) devindra un ami du Mahatma Gandhi (1869-1948). Il souhaitait vivement une rencontre fraternelle entre l'Asie et l'Europe. André Malraux (1901-1976) le remarquable, le sympathique, l'inoubliable Ministre de la Culture du Général De Gaulle fut sensible à la haute, à la beauté et à l'éternelle spiritualité de l'Inde. La littérature de l'Orient et celle de l'Occident sont des sœurs jumelles. Elles veulent être aimées, soutenues, comprises par les personnes qui sont pour la Solidarité Mondiale.
Déva KOUMARANE

Le CGPLI c'est aussi



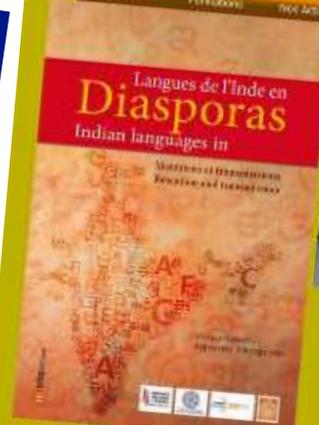
West India News Des cours de langues indiennes (hindi, tamoul, sanskrit)

Retrouvez-nous sur



Facebook

<https://www.facebook.com/groups/340145302624/>

Langues de l'Inde en
Diasporas
Indian languages in

Motion et transmission
Kendrick and Leung

COMMANDEZ Plaquette d'information

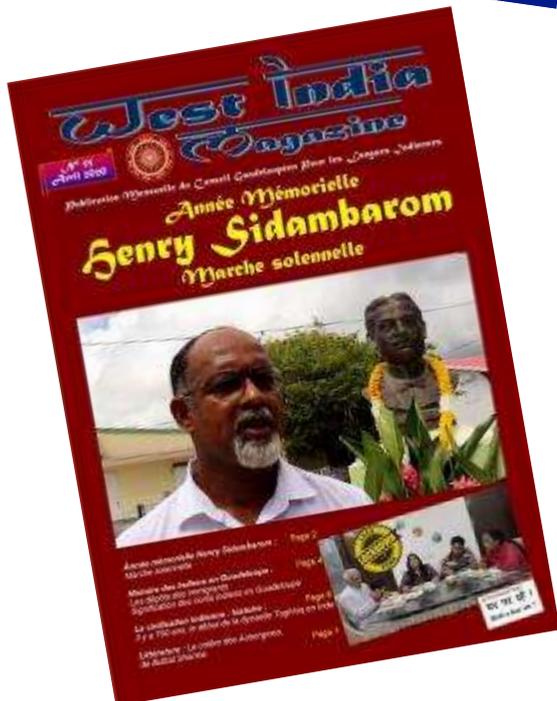
<http://cgpli.org/>



WEST INDIA NEWS : Edition du 06 mars 2020



2019 2020
PROGRAMME
LINGUISTIQUE ET CULTUREL

West India Magazine

Année Mémorielle
Henry Sidambarom
Marche solennelle

Articles commémoratifs Henry Sidambarom :
- Page 2
Mémorial des Indiens en Guadeloupe :
- Page 3
Signification des noms indiens en Guadeloupe :
- Page 4
La civilisation indienne - Histoire :
- Page 5
L'écriture - La culture des Antilles :
- Page 6



Apprenez

TAMOUL தமிழ்
SANSKRIT संस्कृतम्
HINDI हिन्दी
ANGLAIS

Langue et culture de l'Inde



CONTACTEZ-NOUS
Tél. 0690 35 22 60
Mail : cgpli@orange.fr
Internet : www.cgpli.org

Une langue indienne